



Aide à la prédication
Dimanche 26 juin 2022
Jonas 3

Jean-Mathieu THALLINGER
Mulhouse – Saint Jean

Une colombe ou un pigeon ?

Le petit conte des aventures du prophète Jonas a eu une postérité remarquable. De Carlo Collodi revisité par les studios Disney à la psychanalyse ou à la psychologie positive, de Voltaire à Camus, de la Bible au Coran, nombreux sont ceux qui s'en sont emparé.

Ce récit porte la force qu'ont les contes, avec ses divers ingrédients entre drame, horreurs, suspense, métanoïa possible et fin ouverte pour permettre à tous de s'y projeter et de se l'approprier.

Son nom même porte l'ouverture et l'ambiguïté de son destin. En hébreu, Jonas יוֹנָתַן *Yonah*, signifie en effet "colombe".

La colombe évoque à la fois le volatile lâché par Noé au 40ème jour, qui deviendra symbole de paix, que l'hypostase du Saint-Esprit au moment du baptême de Jésus. Elle servira au Moyen-Âge de vecteur pour conduire les âmes des justes vers le ciel à leur mort. La légende dorée de Jacques de Voragine (XIIIème siècle) décrit ainsi l'envolée de l'âme de la sœur de Saint-Benoît :

« Or, voici que trois jours après, saint Benoît, dans sa cellule, vit l'âme de sa sœur montant au ciel sous la forme d'une colombe. Il fit transporter son corps au monastère, et l'ensevelit dans le tombeau qu'il avait préparé pour elle ».

Pablo Picasso lui assurera un coup de marketing génial avec ses séries de colombes à l'olivier réalisées dans le contexte des engagements pacifistes au moment de la guerre froide. La communauté œcuménique

bourguignonne de Taizé l'adoptera à son tour pour proposer aux jeunes générations un bijou fusionnant la colombe et la croix pour rendre un peu plus consensuel et euphémiser le symbole sanglant qu'était la croix. Enfin le lâcher de colombe est devenu un incontournable dans la panoplie de tout wedding-planner qui se respecte.

Seulement, au risque de vous causer le second grand traumatisme de votre vie (après celui du jour où vous avez guetté discrètement l'arrivée du Père Noël et que vous avez compris qu'il ressemblait étrangement à vos parents), la colombe nous a tous dupés.

Car en effet qu'est-ce en réalité qu'une colombe ? C'est un pigeon ! Un pigeon tout blanc soit, mais cela demeure un pigeon. La Bible ne s'y est pas trompée. Lorsqu'en Lévitique 24 (v21-22), Dieu détaille à Moïse les rituels des sacrifices de purification, il prévoit un sacrifice low coast pour les pauvres :

*"S'il est pauvre et que ses ressources soient insuffisantes, il prendra un seul agneau, qui sera offert en sacrifice de culpabilité, après avoir été agité de côté et d'autre, et avec lequel on fera pour lui l'expiation. Il prendra un seul dixième de fleur de farine pétrie à l'huile pour l'offrande, et un log d'huile. Il prendra aussi deux tourterelles ou **deux jeunes pigeons**, selon ses ressources, l'un pour le sacrifice d'expiation, l'autre pour l'holocauste".*

Or ce qui est traduit par « pigeons » c'est le mot "Yownah", le même mot que celui de l'oiseau qui revint vers l'arche avec le rameau d'olivier, le même qui surgira au moment du baptême de Jésus. Pourquoi à certains moments traduira-t-on "Yownah" par colombe, et à d'autres par pigeon ? Est-ce que la colombe ne se dissimule sous des atours d'une immaculée pureté pour mieux nous tromper, et nous faire oublier qu'elle n'est qu'un pigeon ? Comme « *ces faux prophètes qui viennent à vous en vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravisseurs* » (Matthieu 7, 15) ou comme cet autre loup qui se travestira en sympathique grand-mère pour tromper l'innocent enfant au chaperon rouge.

Le doute me saisit : ne nous serions-nous pas fait "pigeonner" par les colombes ?

Si l'introduction jouait sur les mots, les symboles, les images, cela nous était autorisé par la nature du récit du livre de Jonas, qui a toutes les caractéristiques du conte. Il nous invite par ce fait à la digression, à l'amplification des thèmes, à conter à notre tour le conte, à l'interpréter.

Le contexte du récit

Si l'analyse textuelle a largement permis de situer sa rédaction après le retour d'Exil, le contexte historique et géographique dans lequel l'auteur

situe la narration est celle du royaume du Nord, au VIII^{ème} siècle avant notre ère, au moment où la grande puissance dominante de la région est l'Assyrie. Ninive en était la capitale administrative. En 722, l'Assyrie mettra fin définitivement au royaume du Nord. Si les mécanismes de la diplomatie et de l'histoire pouvaient être simplifiés, nous pourrions comparer la rédaction du livre de Jonas à celle qui pourrait être réalisée aujourd'hui par un auteur ukrainien appelant un prophète contemporain à aller rencontrer Vladimir Poutine et la Russie pour les exhorter à la repentance, à l'application du droit international et au respect des droits humains.

Seulement, la Bible est plus complexe et plus fine, et la pensée de Dieu plus profonde que nos pensées humaines. Ainsi l'originalité du récit c'est qu'il ne se contentera pas d'être un récit partisan, nationaliste, défendant l'identité politique et religieuse d'un peuple, Israël, contre son ennemi païen et étranger. Il donne au contraire le beau rôle à l'ennemi assyrien, aux Ninivites, qui vont accueillir et réagir instantanément à l'appel à la conversion et à la repentance. Et c'est à cette repentance qu'est consacré tout le chapitre 3 qui nous intéresse aujourd'hui.

La réaction des Ninivites sera exemplaire puisque c'est l'ensemble de la population, "des plus grands aux plus petits", y compris le roi, qui fixera cette repentance par décret s'étendant jusqu'aux "bêtes, bœufs et brebis". Tout ce qui est vivant va entamer un jeûne, se revêtir de sacs et s'asseoir dans la cendre. La mention des animaux renforce le caractère de conte. Il sera assez cocasse de nous imaginer des bœufs et brebis vêtus de sacs, en train de jeûner assis sur la cendre en osmose avec l'ensemble de la population humaine.

Et, puis, en contraste, il y a la réaction de Jonas, le prophète, qui est le seul à ne pas participer au mouvement. Nous l'imaginons demeurant dans son coin, boudant devant ce Dieu qu'il ne parvenait pas à comprendre.

Les deux premiers chapitres avaient mis en scène les premières résistances de Jonas, confronté au dilemme entre son obéissance à Dieu et son engagement religieux. L'obéissance à Dieu signifiait laisser une chance à l'ennemi au lieu de le détruire, le réhabiliter, faire de lui ennemi un égal devant Dieu. Jonas est confronté à ce que René Girard nommera le désir mimétique : *qui nous dit que si quelque chose est donné aux autres cela nous en priverait, "si on m'offre un camion rouge et à toi un camion vert, je serai frustré, parce que moi, je n'ai pas de camion vert"*. Dans le langage contemporain on parlerait d'un manque de "compersion". La compersion qui désigne le fait de se réjouir, de se sentir augmenté par la réussite des autres. Il est à noter cependant que ce terme est issu et

surtout usité dans les milieux polygames et polyamoureux pour désigner l'absence de jalousie nécessaire pour vivre ce type de relations conjugales.

Dans le contexte biblique et dans une compréhension théologique, on parlera plutôt d'universalisme de la grâce. Et c'est peut-être ce qui explique la présence de ce récit dans le canon biblique. Le livre de Jonas est peut-être le premier récit ou le premier marqueur de l'évolution de la théologie juive vers un Dieu de moins en moins tribal, ethnocentriste, national. Issue de l'expérience de l'Exil, de la rencontre des cultures, mais aussi du salut qui était venu par un roi païen, Cyrus le perse. Il y a une indéniable modernité dans la pensée de l'auteur du livre de Jonas et une critique implicite d'une tendance plus identitaire à l'intérieur du judaïsme.

Ce qui nous est confirmé par la manière dont est construit le personnage de Jonas. Qui est-il en effet ?
Pas tant un héros, qu'un anti-héros.

Peut-on dissocier l'artiste de son œuvre, le prophète de son message ?

Jonas nous est connu principalement par l'épisode savoureux de la baleine qui nous rappelle Pinocchio et nous le fait machinalement classer dans le genre "conte pour enfants".

Mais comme tant d'autres contes, nous savons qu'ils ne sont pas originellement pensés et écrits pour les enfants mais ont une fonction de métanoïa, de provoquer un changement d'orientation de son être. S'il fallait catégoriser le genre du conte de Jonas, il relèverait du genre picaresque : un anti-héros, vêtu d'un costume trop grand pour lui, confronté à des situations qui le dépassent.

Jonas est en effet complètement englouti par les événements. Dieu vient le chercher pour l'envoyer dans une mission à contre-emploi de là où il en est.

Car qui est Jonas ? Il a le profil qui ferait hésiter à l'avoir pour voisin ou ami.

Il nous est présenté comme un personnage antipathique, psychorigide, jaloux, râleur, têtu, moralisateur, doté d'une conception religieuse et politique nationaliste étroite. Pour lui Dieu est le Dieu d'Israël, dédié à ce seul service. Point à la ligne !

Son aveuglement religieux le fera résister à la proposition miséricordieuse de Dieu envers Ninive. Il ressemblait en fait à Saul de Tarse avant sa conversion, zélé pour ceux qui étaient à l'intérieur de son club, fermé à ceux qui se situaient hors de lui.

Et pourtant la Parole de Dieu va passer par lui !

Le message principal, et bouleversant du récit, c'est qu'il oppose deux visions de Dieu. L'une qui est celle d'un dieu qui souhaite étendre sa grâce et sa confiance envers un peuple étranger et païen, l'autre considérant que sa bénédiction devait être réservée à ceux de l'intérieur, le seul et pur peuple juif.

On lit entre les lignes la critique de l'intransigeance de certains milieux post-exiliques, de la frange intégriste du judaïsme qui défendait le repli sur soi et la séparation d'avec les autres peuples.

On pourra une nouvelle fois être étonné et reconnaissant que ce livre ait pris place dans le canon biblique à côté d'autres livres comme ceux d'Esdras et Néhémie qui rapportent la restauration identitaire qui s'était mise en place dans les cercles de pouvoir au moment du retour : interdiction des mariages mixtes, centralisation du culte au temple restauré au détriment des juifs samaritains, ...

Et la figure falote de Jonas, était une manière de tourner en ridicule les partisans du courant identitaire à l'avantage de ceux du courant universaliste.

Et pourtant la Parole de Dieu va passer par lui !

Dans l'évangile qui est proposé ce dimanche (Luc 14) nous lisons la parabole du grand souper. Celle-ci témoigne d'une problématique semblable : les invités initiaux, les gens bien, les diplômés, les autorisés, les gens du premier cercle, se défilent les uns après les autres. Et Jésus conclura : « *Lorsque tu organises un festin, invite au contraire des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles* », c'est-à-dire élargis la bénédiction au-delà du cercle des héritiers naturels.

Nous savions déjà que Dieu pouvait utiliser les bègues (Moïse), les timides (Jérémie), ceux manquant de charisme (David), qu'il avait étonné Nathanaël qui ne pouvait pas imaginer que "quelque chose de bon vienne de Nazareth" (Jean 1, 46). Nous avons lu que "*Dieu a choisi les choses basses et méprisées du monde, celles qui ne sont rien, pour réduire à néant celles qui sont, afin que personne ne puisse faire le fier devant Dieu*" 1 Corinthiens 1, 28

Nous ne serons alors pas étonnés que Dieu puisse utiliser un personnage aussi antipathique que Jonas pour que sa Parole, contre son gré et malgré lui, atteigne les habitants de Ninive.

La Parole est plus grande que nous

Nous connaissons ce texte d'Elie Wiesel :

La Parole est plus grande que nous, plus profonde que nous.

C'est en elle que nous nous élevons.

C'est par elle que nous nous abaissons.

*Elle est refuge pour l'exilé et exil pour le suffisant.
Comment ferais-tu sans elle pour prier ?
Comment ferais-tu pour pleurer ?
Pour espérer ?
Pour te justifier ?
Ne te moque pas de la Parole, ami !
Quand tu es en danger elle t'enveloppe ; quand tu rêves elle te protège
des cauchemars
Laisse-là te pénétrer et t'abreuver, donne-toi à la Parole, et tu recevras
d'elle ce que la vie a de plus beau et de plus généreux : l'élan qui te porte
vers Dieu.*

Le prophète est par définition celui qui porte la Parole, mais il n'est pas lui-même la Parole.

Cela nous amène à comprendre, par l'exemple de Jonas dépassé par une Parole plus grande que lui, qu'il était incapable de comprendre et d'accepter mais qu'il relaiera tout de même, que nous aussi nous sommes appelés à être prophètes.

Sans crainte d'avoir à porter le poids d'une quelconque perfection, même - et surtout - si nous ne nous sentons pas à la hauteur de la Parole plus grande que nous.

C'est ce qui se produit au moment de la Réforme.

Martin Luther, qui devant la diète de Worms dira "*je ne suis qu'un homme et je peux me tromper*", qui se reconnaîtra mendiant devant Dieu à la fin de sa vie, sera malgré ses limites porteur de cette Parole. Et nous connaissons aussi les écrits inacceptables de ses dernières années de vie. Et pourtant il a porté la Parole.

De la même façon, bien que Jean Calvin n'aurait certainement pas été le convive le plus jubilatoire pour notre prochaine fête paroissiale, il aura été porteur de la Parole. Et nous pourrions décliner à l'envi les exemples. Quelques happy few parmi les lecteurs de ces lignes auront peut-être participé au rassemblement de « **la Parole est dans le pré** » qui s'est tenu voici deux semaines dans le nord de l'Alsace. Ils auront pu participer à l'étude biblique proposée par le prophète Dominique Calla (institutionnellement pasteur à Monswiller). Il donnait à découvrir une série de personnages qui ont dit "non" de Martin Luther King à Rosa Parks, en passant par Marie Durand et d'autres. Leur "non" dans ces circonstances souvent extrêmes pourrait en faire des personnages inaccessibles au commun, des héros. Mais, et c'est la marque du protestantisme, s'ils ne sont pas considérés comme des saints, comme des personnes hors normes, c'est parce que nous considérons qu'ils ont été prophètes d'une Parole plus grande qu'eux, plus que de leur courage personnel.

Dieu veut que tous soient changés

Il est peut-être de temps de nous demander quelle est cette Parole que Jonas est chargé de porter aux Ninivites et nous-mêmes au monde ? Elle tient en un seul mot "chouv", qui signifie le retour. Le retour à Dieu. Et Dieu lui-même, dans le dernier verset du chapitre va "chouv", revenir sur sa décision de détruire Ninive.

On sait la place centrale de la techouvah dans le judaïsme. Tout juif, toute vie juive est en situation permanente de techouvah, d'éloignement puis de retour à Dieu.

Mais cette techouvah peut être sujette à deux compréhensions qui relèvent du débat interne à l'époque de la rédaction du livre qui correspondent aux deux tendances politiques et religieuses déjà évoquées.

D'une part une **techouvah identitaire**, comprise comme le retour à la pratique juive, aux enseignements et aux commandements de la Torah, d'autre part une **techouvah universaliste**, plus libérale qui consiste à reconnaître un Dieu capable lui-même de changer. Le changement dans cette seconde acception n'est pas dans le retour au passé, mais à Dieu pour renouveler le présent.

C'est ce qui est montré dans le dernier verset lorsqu'il est dit que "*Dieu se repentit du mal qu'il avait résolu de leur faire*".

Ce changement a un nom : la miséricorde.

Si pour Georges Brassens "sans le latin, sans le latin, la messe l'emmerdait", nous pourrions dire que "sans la miséricorde, sans la miséricorde (de Dieu), le monde ne pourrait tout simplement pas subsister.

Ce sera le choix cornélien de Jonas et la vraie question du livre.

Celle-ci n'est pas : est-ce que le méchant peut changer ? Mais : suis-je capable de vouloir que le méchant change ? Suis-je capable d'accepter un Dieu miséricordieux même pour mes ennemis ? Nous sommes tout près du cœur de l'évangile ici, par l'amour possible pour ses ennemis.

Il est surprenant, et l'auteur écrit avec malice, que dans le récit tous vont se convertir, feront techouvah : les marins, les ninivites, Dieu. Tous ? Sauf un : la blanche colombe, le porte-parole officiel de Dieu : Jonas.

Les pigeons, comme les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles, sont aussi au bénéfice de la miséricorde de Dieu.

Quant à Jonas ? Qu'advient-il de lui, qui est le seul finalement à se séparer de Dieu ? L'auteur laissera la question ouverte. Le récit se terminera en effet par un dernier dialogue plutôt acrimonieux entre Jonas et Dieu : "*Dieu dit à Jonas : Fais-tu bien de t'irriter à cause du ricin ? Il répondit : Je fais bien de m'irriter jusqu'à la mort. Et l'Éternel dit : Tu as pitié du ricin qui ne t'a coûté aucune peine et que tu n'as pas fait croître,*

qui est né dans une nuit et qui a péri dans une nuit. Et moi, je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville, dans laquelle se trouvent plus de cent vingt mille hommes qui ne savent pas distinguer leur droite de leur gauche, et des animaux en grand nombre !"

Jonas finira-t-il par accepter la miséricorde de Dieu pour Ninive et pour lui-même ?

Qu'en pensez-vous ?

L'Église : est-elle colombe ou pigeon ?

Nous ne pourrions pas maintenant ne pas nous laisser interroger quant à la résonance de ce texte pour notre Église. Si un prophète nous annonçait que dans 40 ans l'Église devait être détruite, comment réagirions-nous ? Nous nous dirions que nous devons redevenir évangélistes. Mais qu'est-ce à dire ? Quelle Parole plus grande que nous porterions-nous ? Une Parole dont nous savons qu'elle ne nous appartient pas ?

A qui nous adresserons-nous l'invitation au festin ? Aux invités naturels qui ne se déplacent plus, extraits de nos fichiers vénérables témoins d'un monde qui n'est plus ? Aux Ninivites que nous regardons avec condescendance car ils ne sont pas issus de nos rangs, de nos traditions ? Quel sera la techouvah que nous prêcherons ? Le retour aux rites et pratiques d'hier ?

Serons-nous capables de nous réjouir si nous voyons qu'ailleurs que "chez nous" la miséricorde de Dieu opère et change des vies ?

Ou comme Jonas nous replierons-nous aigris et maugréant contre la grâce de ce Dieu qui ne serait pas que le nôtre ?

J'avoue que je peux comprendre Jonas ...

Pour prolonger encore un peu

Heureux les prédicateurs qui célébreront un baptême le jour de la prédication de ce texte (le rédacteur de ces lignes sera au bénéfice de cet avantage). La figure de Jonas pourra en effet être particulièrement appropriée pour une telle occasion. Jonas.

Jonas fut "noyé" trois jours, avant de renaître, comme le rite baptismal le symbolise.

Saint-Augustin écrira : *"De même donc que Jonas, passa du bois du navire dans le ventre du monstre, le Christ est passé du bois de la croix*

dans le tombeau ou dans les profondeurs de la mort. Le sacrifice de Jonas, qui accepte de se jeter à la mer pour sauver les marins, annonce celui du Christ, qui se sacrifie pour sauver tous les hommes. De même que Jonas l'a fait pour ceux que la tempête mettait en danger, le Christ l'a fait pour ceux qui sont agités sur la mer de ce siècle. »

Jonas sera une source d'inspiration pour les férus de psychanalyse qui pourront associer ce passage dans le ventre du poisson à la gestation de l'enfant dans le ventre de sa mère.

Les psychologues en feront quant à eux un complexe, comme pour Œdipe : « *le complexe de Jonas* », qui caractérise la peur de réussir (et du changement), aussi appelé le syndrome Poulidor et comme "la peur de s'autoriser à être soi-même".

Jonas est l'histoire d'une naissance, d'une nouvelle naissance.

Mais à quoi ressemble l'homme nouveau, sorti du poisson, converti à Christ, renouvelé par le baptême ?

En quoi est-il différent de l'homme ancien ?

En quoi être chrétien et baptisé différencie-t-il de ne pas l'être ?

En quoi le monde nouveau auquel nous rêvions pendant le confinement, et que nous nous étions promis d'accomplir, est-il différent du monde ancien ?

En quoi l'Église de demain renouvelée par l'Esprit sera-t-elle différente de celle d'hier ?

Je peux vous dire déjà en quoi elle ne sera pas différente de l'ancienne. En quoi le chrétien baptisé n'est pas différent de la personne non baptisée. L'un n'est pas moralement meilleur que l'autre par essence. Le baptisé ne devient pas un homme-dieu sans défaut.

Voltaire a écrit un conte parodique, parodiant le conte parodique biblique : "*Le monde comme il va*".

Il y met en scène Ituriel, un ange, qui va confier à un scythe nommé Babouc la mission d'aller inspecter la ville de Persépolis afin de décider si la corruption de ses habitants méritait un châtement divin. Babouc découvrira une ville en guerre contre l'Inde et constatera qu'aucun des deux adversaires ne se souvenait plus des causes du conflit. Il découvrira des conduites inconvenantes dans les couples, des communautés religieuses se disputant les unes avec les autres, des juges et des gouvernants corrompus, il écoutera des sermons ennuyeux et des intellectuels imbus d'eux-mêmes.

Convaincu d'aller à demander à Ituriel de détruire cette ville il fera encore

une dernière rencontre. Celle d'un vieux sage qui lui expliquera que *"si les marchands sont avides ils font travailler cent ouvriers, si les juges sont corrompus ils peuvent néanmoins exercer la justice de bonne façon"*. Il lui dira *"le Bien peut être caché, si tout n'est pas bien, tout est passable. Dans tous les temps, et dans tous les pays, et dans tous les genres, le mauvais fourmille, et le bon est rare."*

A la fin du récit, Babouc pour convaincre Ituriel que Persépolis ne doit pas être détruite, réalisera une statue faite à la fois des métaux et matériaux les plus vils et des pierres les plus précieuses. De retour chez Ituriel avec la statue, il lui dira : *"Casserez-vous cette jolie statue parce que tout n'y est pas d'or et diamants ?"*

Jonas est ambigu, comme son nom déjà nous le disait : à la fois colombe et pigeon. L'humanité est ambiguë, en elle s'entremêlent le bien et le mal.

Mais c'est pourtant une bonne nouvelle, si nous sommes en mesure de le reconnaître.

Il en va ainsi aussi de l'Église, institution humaine dont le rôle premier est d'être porteuse d'une Parole plus grande qu'elle, et de le reconnaître.

Le péché de Jonas était son attitude dans les deux premiers chapitres, lorsqu'il tentait de fuir loin de Dieu. Mais après l'expérience du poisson quelque chose avait changé. Jonas n'était pas devenu meilleur, il demeurait le personnage détestable en résistance contre la miséricorde de Dieu. Mais il résistait désormais avec, voire contre Dieu, mais plus sans lui.

Il sera alors le prophète attendu, qui ira porter la Parole de Dieu à Ninive même si celle-ci ne lui convenait pas. Il avait reconnu la seule chose qui compte : que **« la Parole est plus grande que lui »**.

La différence entre l'homme ancien et l'homme nouveau ce n'est pas que le second soit devenu un homme-Dieu sans défaut mais que le second ait reconnu qu'il était indissolublement lié à Dieu, et que la Parole de Dieu était plus grande que lui.

Ceci entre contradiction avec des positionnements comme celui de Théodore Monod qui disait que *"le christianisme n'a pas encore commencé"*.

Pour essayer de dédouaner Jésus des errements de son Église, que ce soit les croisades et toutes les inquisitions, pour ma part je me dis que, depuis 2000 ans, c'est une Église imparfaite qui essaie le christianisme. Si elle s'est montrée souvent, tout le temps peut-être, contre-témoignante, elle a malgré elle porté cette Parole plus grande qu'elle. Elle a ainsi accompli et continue d'accomplir sa fonction prophétique.

Ce n'est pas à l'Église de changer le monde, ceci relève de l'idéalisme.

C'est la Parole de Dieu qui s'en charge en touchant les consciences.
**L'Église n'a pour mission que d'annoncer la Parole du Dieu
miséricordieux. Tout en reconnaissant génération après
génération que sa prédication en paroles comme en actes,
demeure limitée et imparfaite.**

La miséricorde de Dieu est le pilier qui maintient le monde debout, c'est la miséricorde de Dieu qui me permet de me relever lorsque je chute, de revenir à lui lorsque que je m'en éloigne comme ce fut le cas pour Ninive.

Ce que nous apprend Jonas, c'est que "Dieu, avant d'être Rigueur et Toute- Puissance, doit continuellement faire preuve de patience et de miséricorde, dût-il violer la volonté de ses propres prophètes. Tout prophète, en ce sens, est dissident de Dieu et ne témoigne de sa vérité que par le biais de ses refus et de ses échecs".

(Ruth Reichelberg, doyen de la faculté des lettres de l'université Bar-Ilan)